

L'ARCHE *Editeur*

Robert WOLF

Prise de tête

Traduit par
Laurent ROSSIGNOL , Werner GRUBER

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Prise de tête

de Robert Wolf

Traduit de l'allemand par
Laurent Rossignol et Werner Gruber

Tous droits français réservés par L'ARCHE *Editeur*
86, rue Bonaparte
75006 Paris
Tél : 01 46 33 46 45
Fax : 01 46 33 56 40
e-mail : contact@arche-editeur.com

Robert Wolf

PRISE DE TÊTE

(KOPFÄKTSCHN)

Texte français : Werner Gruber et Laurent Rossignol

Version définitive
12/01

Personnages :

Tom Carlsson.

Ed = tête (actes 1, 2, 3).

Hazel = manager = femme de ménage = amante de Carlsson.

Voix :

Chien 1

Chien 2

Scène : Un plateau dans lequel est entaillé un cercle à l'intérieur duquel Ed, la tête, peut se déplacer. Au centre du cercle, une table à un seul pied, lequel doit être mince pour que Ed soit en permanence visible par tous, et un siège. La table est ronde et son plateau est rotatif, c'est le cercle intérieur du cercle extérieur. Quelque part au fond, le public voit une porte à laquelle une pancarte est accrochée de travers; sur cette pancarte sont gribouillés les mots "RENT A HEAD".

ACTE UN

Noir. Gargouillements, bouillonnement, gémissements, rires, un fouet claque, un serpent siffle, une porte grince, quelqu'un respire plusieurs fois profondément, la respiration s'éloigne lentement. Lumière vacillante. L'image d'Ed est projetée sur le rideau, trois fois, il est d'abord triste, puis abattu, puis moqueur. Puis le titre de la pièce. Le rideau se lève. A droite, Ed, la tête, dépasse du sol, immobile. Tom Carlsson entre par la porte. Il porte un cartable sous le bras gauche et un paquet de cigarettes dans la main droite. Il pose le tout sur la table. Il baille en direction du public et s'étire. Parce qu'il n'arrive pas à se réveiller, il s'allonge sur la scène, sur le dos. Il écarte les jambes très largement et s'empare de son membre. La lumière est coupée. De toutes les directions, on entend des gens qui aboient comme des chiens. Un film est projeté sur le fond de la scène : Des chiens promènent des gens. Des gens pissent contre des murs, des voitures, des vélos, des arbres etc. Les chiens les regardent faire et produisent des mots gargouillés comme "Ah", "Génial", "Mégasalaud". Le film est coupé. Lumière. Tom Carlsson se relève. Il sort un rouleau de papier-toilette de son cartable, le déroule et déploie le ruban sur la scène. il porte les mots : "Quand on débarrasse une tête de son corps, il faut réirriguer la tête avec une grande quantité de sang". Bientôt, Tom Carlsson détruit le ruban de papier et lance les lambeaux dans le public. Puis il s'allume une cigarette, se tourne vers le public.

Première scène

Carlsson : Hm. Ça me paraît évident.
Enfin.
Vous n'êtes pas là...

Réfléchit.

... pour participer à une orgie de termes techniques, que je sache. Il faut donc que je fasse attention.

Courte pause.

Et sachez-le une bonne fois pour toutes. Je m'appelle Carlsson, Tom Carlsson !

T.

Carlsson est neurologue, esthète, broyeur de noir et amoureux des culs de femmes bien agencés.

Et serviteur de la communauté humaine.

C'est un optimiste.

Il nie toute pensée apocalyptique.

Un nombre considérable d'individus aperçoit au crépuscule l'épée de Damoclès.

Seul, oui.

Profondément triste, oui.

Vieux, oui.
Rejeté, oui.
Tous les soirs, on attend sa débâcle en claquant
des dents.

Regarde son index, presse une goutte de sang de son index.

C'est pour ça que je saigne.

Pause.

Des chiens promènent les rois effrayants de la Création.
Des chiens.
Et dans les gorges des chiens...
à l'intérieur...
...il y a déjà des accents humains.
La solitude aboie et...

Laisse tomber son pantalon.

...pisse sans complexe dans tous les coins, comme une bête.

Se retrouve en slip, sort un épilateur électrique de son cartable, s'assoit sur le siège, commence à s'épiler les jambes. Après un moment, il éteint l'épilateur.

Il faut mettre un terme.
A l'inacceptable.
Dès le premier acte.

Allume l'épilateur, éteint l'épilateur.

Oh malaise déploré par Dieu lui-même oh... oh...

Allume l'épilateur, éteint l'épilateur.

Ces choses m'intéressent. le Diable sait pourquoi, je me suis
attaché à ces terriens à l'âme désertifiée.

Allume l'épilateur, s'épile brièvement, éteint l'épilateur.

Sinon, une vie de chien comme celle-là risque de se concrétiser.

Allume l'épilateur, éteint l'épilateur.

Je refuse cette concrétisation.

Allume l'épilateur, éteint l'épilateur.

Strictement.

S'interrompt brièvement.

Evidemment, ça a ses conséquences.
Evidemment, ça... évidemment...

Pensif et de plus en plus bas.

damment...
amment...
ment...
me...
moi ?
Hm.

Pause. S'allume une nouvelle cigarette, se lève, se dirige vers le public.

Un beau jour se présente chez Carlsson un gaillard plein
d'audace qui voulait tout simplement se débarrasser de son corps.
Pas...

*S'approche de Ed, lui donne une petite claque. Ed, la tête, oscille plusieurs fois de part et
d'autre en signe de négation. Retourne vers le public.*

... pas par désespoir...

Courte pause, tire profondément sur sa cigarette, forme des ronds avec la fumée.

... mais pour des raisons philosophiques.
Connaître une tête, dit-il, c'est devenir tête.
Si je le fais, la tête me parlera et je connaîtrai toutes ses
insondabilités, tous ses cris d'allégresse, ses douleurs les plus
vives.

Parlant vite, précipitamment.

L'homme, cinquantaine bien tassée, visage clair, calvitie
partielle, était obsédé par l'idée qu'il devait tout apprendre de la
vie qui pulsait dans sa tête. Par la connaissance de sa tête, il
voulait que les secrets de l'univers, y compris tous les secrets de
son propre moi, puissent être et caetera.

Pause, jette la cigarette, parle de nouveau normalement.

Mais ce n'est pas si important.
Ça n'a pas tant d'importance.
L'important, c'est de stopper la mutation galopante du chien des
villes.
Ça, c'est important.

Sort un scalpel de son cartable et joue avec.

En gros, le gaillard plein d'audace n'a fait que me causer des
problèmes pendant la manipulation in vitro de sa colonne
vertébrale dans la région du cou.

Courte pause.

Tout à coup, il a été pris de spasmes.

A un spasme.

Malgré l'anesthésie.
Comme s'il avait changé d'avis au tout dernier moment.
Comme s'il lui était soudain arrivé un horrible malheur.

Fin du spasme.

Malheureusement, jusqu'au jour d'aujourd'hui, le processus est irréversible.

Sort une puce électronique de son cartable.

En l'espace de quelques heures, Je lui ai implanté, ça vient tout juste d'être entièrement finalisé, le cœur-poumon artificiel de la taille d'un grain de café.

Montre la puce électronique au public.

Ce grain de café produit et propulse dans ses artères carotides un substitut de sang du bon groupe sanguin et maintient ainsi elle, la tête...

Rit tout seul.

... en action.

Lance le scalpel et la puce électronique dans le public.

Là vous êtes étonnés, hein ?
Vous êtes étonnés, là, hein ?
Pourquoi vous êtes étonnés, là ?
Il faudrait que je sois fier de lui, peut-être ?
Il... n'a pas encore fait ses preuves.

S'interrompt brièvement.

Le gaillard plein d'audace, Mesdames et Messieurs, s'appelait Ed Gordon, sa tête, Mesdames et Messieurs, je l'appelle tout simplement Ed.
Gordon est mort !
Vive Ed, la tête! Hourra !

Plus bas.

La tête.

Se caresse la tête, puis à voix basse.

Et moi ?
Qui suis-je ?
Hm ?
Jerry Lewis ?

Imite Jerry Lewis.

Humphrey Bogart ?

Imite Humphrey Bogart.

Columbo ?

Le dernier acteur de James Bond ?

Tire d'une main dans tous les sens.

008 pan, 009 pan, 0010 pan, 0011 pan, 0012 pan...

Bon, arrêtez de me regarder comme ça...

Tom Carlsson, toujours lui ! Hein ?

Ooouuuuu...

C'est comme çaaa.

Deuxième scène

Ed ouvre les yeux, clignote plusieurs fois des paupières, gonfle plusieurs fois les joues. Puis il fait un tour de cercle. Carlsson est assis sur la table, il vérifie si ses jambes sont lisses et observe Ed de temps à autre. En même temps, il tourne avec le plateau de la table. Ed a repris sa position initiale.

Ed : J'dois pisser.

Carlsson : Quoi ?

Ed : J'dois pisser.

Carlsson : Non.

Ed : J'dois pisser.

Carlsson : Non.

Ed : J'dois pisser.

Carlsson : Non.

Ed : J'dois pisser.

Carlsson : Je dois pisser.

Ed : J'dois pisser.

Carlsson : Je dois pisser.

Ed : J'dois pisser.

Carlsson : Je dois pisser.

Ed : Non.

Carlsson : Je dois pisser.

Ed : Non.

Carlsson : Je dois pisser.

Ed : Ts.

Carlsson sort par la porte. On entend le bruit d'une chute d'eau. Carlsson revient. Il sourit fièrement.

Carlsson : Oui oui, Ed, tout est question d'assimilation.

Au public.

Individu, grain de café, tête et détresse. Le grain de café est le viaduc entre l'individu et la tête. La détresse donne son sens à la tête. J'ai d'abord supposé qu'il savait. Puis soudain, dans mon nid de coucou des nuages, j'ai commencé à y voir clair... Devant moi... là, j'avais un... un sujet hanté par lui-même et rongé par son aveuglement au monde... Je l'ai laissé comme ça et je lui ai caché l'inéluctabilité.

De toutes les directions, on entend de nouveau des gens qui aboient comme des chiens. Entre les aboiements, des gémissements plaintifs et répétés.

Ed : Je dois pisser tout de suite, sinon je vais me faire dessus.

Carlsson : Cher Ed. Vous avez passé l'âge.

Ed : Si vous ne voulez pas me croire, je vais...

Carlsson : Qu'est-ce que vous me chantez-là, Ed ?
Vous n'êtes quand-même pas un chien !
Vous n'êtes quand-même pas un homme !
Vous êtes une tête !
Alors maîtrisez-vous !

Ed : Ça doit être à cause de la température.
Je... J'ai du mal à me retenir.

Carlsson : Votre corps mouillait-il parfois des lits, à l'époque ?

Ed : Il... Il me manque.

Carlsson : Votre corps mouillait-il parfois des lits, à l'époque ?!

Ed : Oh Dieu, comme il manque.

Carlsson : Votre corps mouillait-il parfois des lits, à l'époque ?!

Ed : Oh Dieu...

Carlsson : Votre corps mouillait-il parfois des lits, à l'époque ?!

Ed : Oh Dieu...

Carlsson : Votre corps mouillait-il...
Des humeurs ? Je n'arrive pas à le croire.

Ed : ...je serre... je contracte, mais...

Carlsson : Activité accrue de l'état d'agitation, hm.

Ed : Parfois, j'aspire terriblement à la proximité.

Carlsson : Vous l'aurez bientôt, votre proximité, Ed. Je m'en porte garant.
Elle sera terriblement sociale.

Ed : Je crois que... l'envie de... d'arroser cette proximité.

Carlsson : Vous devrez faire preuve de loyauté.

Ed : Par exemple, j'adorerais nuancer de jaune vos jambes glissantes
et difformes. D'arrière en avant, de gauche à droite, de haut en
bas et vice-versa.

Sourit comme un enfant. Carlsson est un peu gêné et remet en hâte son pantalon.

Carlsson : Vous ne devrez pas commettre d'offense... ni de péché.

Ed : Je m'arroserais aussi moi-même.
De toutes façons, on n'arrose jamais que soi-même.

Carlsson sursaute, se gratte la tête, regarde vers Ed, regarde en direction du public, regarde vers Ed.

Carlsson : Là, mon ami, la mélancolie bout à gros bouillons.

Ed : A peine j'y pense, j'éprouve un violent dégoût.

Carlsson : Vous ? Qu'est-ce qui vous dégoûte donc si violemment?

Ed : La décision que j'avais prise. Que je déteste..., que je hais. Et je
me hais, cette créature sans corps. Je hais le fait de n'être qu'une
tête.

Carlsson : Vous m'accusez, peut-être ?
Est-ce que je vous y ai forcé, moi ?
Ed Gordon a-t-il jamais été enchaîné ici, chez moi, contre sa
volonté ?

Sort une feuille de papier de son cartable et la met sous les yeux de Ed.

Tout, noir sur blanc.
Là ! Regardez !

Sa signature. Avec vos ex-mains. Je soussigné Ed Gordon...
approuve la délivrance de ma tête...

Ed : J'ai été idéaliste.

Carlsson : Il faut assumer ses choix, Ed.

Ed : J'ai été idiot.

Carlsson : Oui, une nature philosophique.

Ed : Et je suis quoi... maintenant ?

Carlsson : Votre quotient intellectuel est déjà moyen. Il faudrait encore le
tirer un peu vers le bas. Oui.

Remet le papier dans son cartable.

Vous souvenez-vous d'un rêve ?
Avez-vous le sentiment d'avoir rêvé la nuit dernière ?

Ed : Est-ce que je me suis transformé en tête pour me révéler à vous
dans mes rêves, peut-être ? C'est ça ?

Carlsson : Non, mais...

Ed : Je me suis transformé en tête pour comprendre la tête. Et vous
voulez me rétrécir la raison. Vous n'êtes qu'un pauvre malade !

Carlsson : Provisoirement.

Courte pause.

Et dans votre intérêt.
D'ailleurs, la curiosité n'a rien de pervers chez un scientifique.
Elle est saine. Elle nous stimule. Elle est le solide appétit qui
nous fait embarquer pour l'avenir, Ed. La connaissance
scientifique nous procure plus de bonheur que jamais l'argent,
par exemple, ne pourra le faire. Aucun scientifique n'a encore
abusé d'une nouvelle découverte. Croyez-moi. Un rêve, Ed,
et je vous délivre de vos émotions primaires. Fini l'envie, fini la
répulsion, fini l'agressivité, fini...

Ed : Ça vous ferait bien plaisir. Après 300 jours de congélateur ? Par
moins 20 degrés Celsius ? Et il faudrait que je vous raconte mes
rêves, là, maintenant ? Je ris, ha ha ha...

Carlsson : J'ai fait une offre. Pensez-y.

Ed : Maître-chanteur.
Bouffeur d'insectes genre musaraigne.
Ignoble hormone thyroïdienne.
Je traverse justement la phase la plus angoissante que vous
pourrez jamais vous représenter. Et vous êtes là à jouer au

savant fou. J'ai peur. De vous, de moi, de la table, du siège, du public, qu'il ne me comprenne pas, qu'il m'emmène, me vole, pille, piétine, se joue de moi comme de lui-même dans la vie. Et en fait, j'ai peur de le vouloir. Une peur atroce. Je veux être volé. Je veux être pillé. Je veux être piétiné.

Et j'envie votre corps !

Et j'envie votre corps !

Et j'envie tous les corps !

Bon sang ! Et j'ai soif ! Et il faut que je pisse ! Et j'ai soif !

Carlsson :

Hm. Je devrais peut-être vous injecter quelques substances chimiques très spécifiques dans le cerveau, en dosant bien.

Ed :

J'aime pas les gouttes pour le cerveau.
Et j'ai soif.

Carlsson :

En effet, oui, vous êtes complètement ratatiné.

Ed :

Comme du cuir séché par le soleil.
Je veux... veux... au soleil...
Je veux... voir... le... soleil!

Carlsson :

Ah oui.
Une solution à cinq pour cent de chlorure de sodium en plein milieu de l'hypothalamus. Toujours mieux que rien. Je vous promets que la sécheresse disparaîtra. Votre visage s'épanouira. Je ne vous reconnâtrai pas.

Entretemps, Carlsson a sorti une seringue de son cartable et il injecte au goutte-à-goutte une solution dans le cerveau de Ed.

Ed à voix basse :

Au diable avec votre solution.

Carlsson *chuchotant* :

C'est voouuus... qui êtes la solution au syndrome du chien. Enfin, vous êtes le commencement, le point de départ, sauveur, modèle. On bâtira sur vous. Vous êtes... unique, le merle blanc. Oui.

Troisième scène

Ed semble épuisé, Hazel entre.

Carlsson :

Haaazzzelllll! Quelle entrée grotesque!

Hazel :

Bah, tu es aveugle, Carlsson.

Carlsson :

Est-ce que tu considères toujours ta complexion grassouillette

comme le cadeau goujat de ton Dieu aigri ?

Hazel : Carlsson, pas devant tout le monde.

Carlsson : Quels yeux verts électriques tu as ! Comme tu sais avoir un regard provocant ! Tu ne voudrais pas te tourner ?

Hazel montre timidement le dos à Carlsson.

Ouuu... Et quand tu te penches, Hazel...

Hazel se penche en avant. Carlsson s'approche de Hazel. Il appuie son bras-ventre contre son derrière.

Comment s'est passé ton matin dépressif aujourd'hui, Hazel ? Est-ce que Satan a encore pris son bain avec toi ?

Hazel : Je me suis mise nue devant le miroir, Tom. Et là, je me suis peinte la bouche ouverte d'une femme sur le sein gauche.

Carlsson : Et ?

Hazel : Entre ses lèvres, un œil pétrifié.

Carlsson : Et ?

Hazel : Soudain, une larme est sortie de l'œil pétrifié.

Carlsson : Mon Dieu, Hazel. Tu devrais te soûler plus souvent le soir avec moi.

Hazel : Je n'aime pas les ivrognes. Je te l'ai dit dès le début. Et depuis cette saloperie de sida, je ne laisse plus Satan prendre son bain avec moi, même avec un préservatif.

Carlsson : Oh Hazel... Un jour, j'assiègerai ton derrière et ton estime de toi ira jusqu'aux étoiles. Je jouerai Napoléon et toi Marie-Louise. Qu'est-ce que tu en dis ?

Hazel : Un derrière n'est pas une tête, Tom.

Carlsson : Dans le derrière de Hazel guette un hémisphère cérébral droit plutôt prononcé.

Hazel : **Un derrière n'est pas une tête, Tom !**

Carlsson : A l'intérieur gratine furieusement le sens pratique.

Hazel : Quelle blague débile.

Pause.

Tom?

Carlsson : Oui, Hazel.

Hazel : Tu es un peu trop libre à mon goût. Tu ne pourrais pas masquer un peu mieux tes pensées sensuelles ? Est-ce que tu t'es déjà délivré de tes petits poils de chien aujourd'hui ? Alors ?

Carlsson : Absolument, baby. Est-ce que tu aimerais passer dessus ta patte boudinée ?

Hazel : Bah ! C'est kitsch !

Carlsson : Ça serait pas génial, Hazel ?

Hazel : Kitsch kitsch kitsch kitsch...

Carlsson : Ça serait pas divin, Hazel ?

Hazel : Kitsch kitsch kitsch kitsch...

Carlsson : Ça ne te ferait pas plaisir, Hazel ?

Hazel se redresse brusquement et s'assoit sur la table avec assurance. La table tourne une fois avec elle autour de son axe.

Hazel : Arrêtons ces idioties. Raconte-moi plutôt comment ça se passe.

Carlsson : Putains d'émotions. Parfois, il vous insulte, comme si on avait l'intention de le laisser crever dans une bouche d'égoût.

Hazel : Le temps, Tom, le temps.

Carlsson : Ça n'a rien à voir avec le temps.

Tend une cigarette à Hazel, lui allume la cigarette.

Il m'évite. Il dit que je suis trop indiscret sous prétexte que je lui demande de me raconter ses rêves.

Hazel : Alors arrête de le harceler. Ecoute-moi, un poisson a mordu à l'hameçon. Il serait prêt à investir. Une affaire en or. Si tu lui livres dix têtes, on...

Carlsson *au public* : Elle est folle. Dix têtes ? Comment est-ce qu'elle peut imaginer ça ?

Hazel : Un sponsor privé, Tom, comme en Amérique. Pense à la solitude, pense au syndrome du chien.

Carlsson *au public* : Sa rapacité finira par me rendre complètement fou. Là... Là... Il est là... là... le moment. Je le savais. Je le... Elle m'utilise. Bon sang ! Vous n'êtes pas aussi de cet avis, vous ? Hein ? Je ne pense qu'à stopper la mutation galopante du chien des villes, elle pense à l'argent. Je suis déjà content d'avoir une tête, elle en

veut dix. Je serais content si elle faisait plus souvent le sol, elle me mène en bateau avec son histoire de "poisson à l'hameçon". Elle voulait faire carrière en se servant de moi. Je la lui avais promise, sa carrière. Mais avant, encore fallait-il qu'elle fasse le ménage à fond. Je lui en avais fait part on ne peut plus clairement. Elle était au chômage. Je l'avais ramassée dans le square de la mairie. Elle était complètement bourrée. Elle était assise sur un banc. Elle avait l'air d'un chien battu. Elle pleurait hystériquement. Je lui ai tendu la main. Maintenant, elle veut m'attraper tout le bras. Son caractère est dégoûtant.

Pause.

D'un autre côté, Tom Carlsson a besoin de quelqu'un qui sache pour sa mission. Tom Carlsson a-t-il besoin de quelqu'un qui sache pour sa mission ? Tom Carlsson a besoin de quelqu'un à qui il puisse confier certaines choses. C'est ça.

Pause.

Mais Tom Carlsson a surtout besoin.
De quelqu'un qui ne tourne pas de l'œil dès qu'il est en face d'un corps sans tête.

Hazel :

Je suis manager, Carlsson, ne l'oublie pas, s'il te plaît.
D'accord?

Carlsson *au public* :

Manager par-ci, manager par-là, j'en ai rien à cirer. Ed est contrarié dans son âme. Ed geint, Ed est plein de pitié pour lui-même. Et elle dit qu'elle est manager. Mais qu'est-ce qu'elle a donc managé ? Hein ? Elle-même, dit-elle, elle-même. Hazel a managé Hazel. Et alors ?

Madame s'était auto-congédiée.

Chassée, lourde, virée, vidée, vidangée.

Poussée à la démission hm... oui... c'est peut-être l'expression la plus adéquate. A la longue, ça lui serait devenu trop pénible, dit Hazel.

Mais qu'est-ce qu'elle veut ? Que veut Hazel ? Il faut que la tête mûrisse. Il y a encore du travail. Il faut... Il faut qu'elle devienne... la tête... parfaite.

Hazel :

Evidemment qu'il le faut. Dis-lui qu'on le traitera bien s'il traite bien lui aussi. Dis-lui qu'on veut qu'il serve à la conversation. Dis-lui qu'il ne sera pas un maître de l'écoute tant que tu ne l'auras pas rendu à moitié sourd.

Carlsson *au public* :

Hazel est troublée.

Et les vrais troubles sont troublés.

Son attitude est floue.

Une chance que vous n'ayez pas été là hier soir. Vous comprenez ? Elle me force à redire mot pour mot ce que j'ai déjà exprimé hier devant elle sans la moindre agressivité. Vous comprenez ce qui m'énerve ? C'est cette imitation. Consciente ou inconsciente. C'est de l'imitation. C'est l'**imitation** qui

m'opresse à ce point. Qui me maltraite. Vous comprenez ça, j'imagine ? Vous connaissez ce qu'on ressent quand on vous tourne le couteau dans la plaie. Vous connaissez ça ? Bon Dieu de bon Dieu !

Hazel : Tom ! C'était trop ? Je suis allée trop loin ? Oh, Tom ! Je sens que je suis allée trop loin. Oh, Tom ! Je rougis de gêne. Dis-moi ce que je peux faire pour arranger ça.

Carlsson - qui a complètement perdu les pédales - colle à Hazel un chiffon dans la main. Elle le passe à contre-cœur sur Ed toujours plongé en lui-même.

Carlsson : Elle a le sens pratique.

Sourit.

Je suis content que Hazel existe.

Sourit davantage.

Hazel existe, je suis content.
Je suis content : Hazel existe.
Je suis content qu'il existe Hazel.

Regard sérieux.

Suis-je content que Hazel existe ?

Approuve de la tête.

J'ai besoin de Hazel. Et qu'est ce que j'ai besoin d'elle. Plus que je l'aime.
Ma Hazel, ma Hazel dont j'ai besoin, ma nécessité.

Carlsson saisit la main gauche de Hazel et chuchote à Ed.

On vous essayera sur un individu sélectionné. Vous serez bien traité si vous traitez bien vous aussi. Vous devrez divertir et bien écouter. Ecoutez bien et il vous restera du temps pour penser. Peut-être qu'un jour vous serez effectivement en mesure d'explorer votre tête. De temps en temps, on vous apportera chez moi... Je changerai votre grain de café... Quand je vous aurai rafraîchi, vous me raconterez vos expériences... Nous parlerons de la relation concrète de la tête au monde et ensemble, peut-être arriverons-nous à la re...

Soudain, Carlsson pousse Hazel de côté. Hazel tombe à terre, semble étonnée. Elle s'allume une cigarette puis s'assoit sur la chaise, fronce les sourcils.

Comment vous sentez-vous, Ed ?
Vous allez bien ?
Que se passe-t-il, Ed ?
Vous êtes si pâle.
Malgré la solution.
Vous êtes si jaune.

Jaune pâle. Pâle jaune. Jaune pâle. Pâle...

Hazel :
Il a l'air sympa.
Cette couleur lui va bien.
Ça ne peut pas être à cause du foie.
Evidemment, puisqu'il n'a pas de foie. Il n'a pas de foie, non...

Carlsson :
Il était un peu sec.
Je lui ai déjà donné quelque chose à picoler.

Hazel :
T'as super bien fait, Tom. Continue, Tom ! Quand tu caquêtes comme ça, je suis aussi dingue de toi qu'une ado d'une rock-star sirupeuse. Continue, dis-lui toute la vérité. Il faut la compléter. Allez, Tom, vas-y. Tu le lui dois.

Hazel attrape Carlsson de derrière par les épaules et le secoue.

Ne fais pas tant de manières avec lui ! Vas-y, Tom !

Carlsson :
Tu sais, Hazel, parfois, j'ai l'impression que mes sens vacillent trop. Après, j'ai horriblement mauvaise conscience. Après, je me retrouve quelque part dans l'Amazone et un banc de poissons aux dents étonnamment pointues me dévore de partout. Après, j'ai besoin d'au moins une demie-bouteille de Bourbon avant de pouvoir chialer un bon coup. C'est affreux, non ?

Hazel secoue violemment Carlsson, le retourne et lui en met une. Carlsson pleure comme un petit enfant.

Hazel :
Carlsson, arrête de faire l'intello !
Dehors, il y a des gens qui aboient et toi tu es là à barboter dans ta mauvaise conscience.
Tu devrais avoir honte !

Carlsson se terre sous la table, se met une tétine dans la bouche et a honte, tandis que le film est de nouveau projeté au fond de la scène. Hazel est assise sur la table. On entend des gens aboyer. Les aboiements culminent. Des chiens crient "Ah", "Génial", "Mégasalaud". Le film est coupé. Les cris des chiens sont coupés. Les aboiements résonnent en peu en écho. Carlsson est toujours sous la table, déstabilisé, et il parle à Ed. La tétine est dans sa bouche.

Carlsson :
Une laisse, mais pas de muselière... Pas de muselière... Vous comprenez ? Pas de muselière. Vous n'êtes... ni chien ni homme. Vous... Vous devez parler.

Ed *lentement* :
Je n'ai plus soif.
Je n'ai plus besoin de pisser.
Je me sens léger.
Je n'espère rien.
Je me soumetts.

Hazel est enthousiaste. Elle manque de tomber de la table d'enthousiasme.

Hazel :
Il se soumet ! Tom ! Il n'espère plus rien ! Tom ! Tu as réussi !

Action d'éclat, Tom, on va t'attribuer un trophée ! Tu es pressenti pour le prix Nobel, Tom ! Comme ça, Tom, je te trouve bouleversant ! Tom ! Le piège s'est refermé !

Carlsson *au public* :

Son bavardage... Une farce d'une vulgarité.
Je suis encore loin d'être prêt à me présenter avec Ed devant un public.

Pause.

Devant un public scientifique.

Pause.

La patience est une vertu et je l'estime. Pour l'instant, toute forme de communication avec Hazel est un gaspillage de vie.

Pause.

Toute forme de communication avec Hazel est pour l'instant un gaspillage de vie.

Pause.

Toute forme de communication avec Hazel est un gaspillage de vie.

Pause.

Pour l'instant.

Pause.

C'est une question de perfection.
Et.
J'en suis plus proche que jamais.

Pause.

Les angoisses qui m'accablaient encore il n'y a pas si longtemps que ça, des angoisses d'ordre moral, surtout quand Ed était encore au congélateur et qu'il passait ses journées à attendre son grain de café, ces angoisses ont toutes disparu, maintenant. Ou disons : elles se sont minimalisées.
Il faut poursuivre la route. Cette cause n'a aucun sens si je ne la défends pas jusqu'au bout. Moi aussi, je suis dans un processus irréversible.

Pause. S'allume une cigarette.

J'en suis absolument sûr : A l'avenir, les gens auront des têtes.
La tête finira par s'imposer dans ce monde.

Hazel :

Arrête de philosopher, Tom ! Tu m'entends ? Je veux que tu...

Carlsson *au public* : On poussera les têtes sur des rails. Il suffit d'une tête par personne. Une tête pour que l'homme ne perde pas sa faculté de parler. Pour que l'animalisme et la vertu ne...

Hazel : Bravo, Carlsson, tu me plais déjà mieux comme ça. Regarde-le, il recommence à parler !

Ed : Je n'ai plus soif.
Je n'ai plus besoin de pisser.
Je me sens léger.
Je n'espère rien.
Je me sou mets.

Hazel : S'il avait un torse digne de ce nom, je l'enlacerais ni une, ni deux.

Carlsson *crache tétine et cigarette* :

Enlacer ?
Tu veux le... **l'enlacer** !
Moi, tu ne m'as encore jamais...
spontanément...

Au public.

Elle ne fait jamais ce genre de choses, dit-elle, il paraîtrait que c'est dans sa nature.

Hazel tire Carlsson à elle et l'enlace.

Hazel : Allez, viens, Carlsson. Aujourd'hui, on danse contre les règles.

Carlsson : Je m'y étais résigné.
Déception, renversement des valeurs !
Pas ! Ici !

Hazel repousse Carlsson. Carlsson hurle.

Du point de vue économique, il faut noter que très bientôt, Ed éprouvera n'importe quel sentiment à la demande !!!

Hazel : Ouuhhh... Carlsson, qu'est-ce que tu as encore comme projets ! Tu vas voir, je vais nous négocier un de ces contrats, on va s'empiffrer jusqu'à la fin de nos jours.

Carlsson *au public* : Je crois Hazel à nouveau dans mon camp. L'honneur est pour ainsi dire rétabli. Dans sa naïveté, Hazel a dérapé. C'est pardonnable. Mais pas avant demain.

A Ed.

Car si effectivement on localisait l'âme dans le cerveau, on pourrait la manipuler. On pourrait alors, dans une certaine

mesure, "psycho-civiliser" la tête !

Ed *affaibli* : Je vois des paradoxes derrière un voile. Rien que des paradoxes.

Hazel *encourageant Carlsson* :

Carlsson ! Carlsson ! Carlsson !

Carlsson *au public* : Je ne pardonnerai pas avant demain. Pas avant demain.

Réfléchit, puis à mi-voix à Ed :

Si le propriétaire de la tête souffrait de quelque chose, la tête pourrait s'apitoyer sur lui. La tête pourrait consoler son propriétaire, l'encourager, lui dire qu'il a auprès de lui quelqu'un qui n'est là que pour lui. Dans ce sens, ces aboiements honteux n'auraient plus aucune raison d'être.

*Hazel essuie son nez devenu humide avec la paume nue de sa main. Elle semble épuisée et sanglote d'émotion. Elle regarde l'heure. Elle touche la pancarte "RENT A HEAD", l'embrasse, y frotte son oreille, soupire.
Hazel remue ostensiblement le derrière. Carlsson la regarde faire.*

Hazel : Salut.

Hazel sort.

Carlsson se mord les lèvres pour ne pas lui crier de revenir. Il s'allume deux cigarettes à la fois.

Quatrième scène

Carlsson *à lui-même* : En fait, l'individu Ed Gordon voulait franchir les frontières de l'habitude en tête libre.

Ed *semble se réveiller lentement* :

Frontières de l'habitude... franchir. Tête... libre...

Diminution de l'intelligence... Ed

Gordon a signé... qui était Ed Gordon...

Carlsson :

J'aimerais tenir parole. Chaque semaine, après l'implantation d'un nouveau grain de café, je vous donnerai l'occasion de vous défouler ici-même, dans cette pièce. Une tête est presque un être vivant. Une tête est... Presque... Une tête est presque... Une tête peut-elle être ? Je suis curieux de savoir si, en tant qu'être vivant, elle influencera l'état de l'univers.

Réfléchit, se touche la tête.

Non. Euh. Il faut que je garde la tête froide. ce qui compte, c'est

de combattre le... Non. Je ne dois pas me laisser détourner... Je n'ai donc pas de curiosité pour le changement de l'état de l'univers. Je n'en ai pas, je n'en ai pas...

A Ed.

Plus tard, en tous cas, plus tard, je vous délivrerai de votre cerveau. Non. Plus tard, je ne vous délivrerai pas de votre cerveau. Non, je ne le ferai pas.

Au public.

Si, par pur caprice, on coupait cette tête en petits morceaux, cela n'offrirait aucun avantage. On peut la brûler, lui donner une autre forme, pour ainsi dire, ça revient au même. Dans chaque fragment, dans chaque manifestation, dans chaque modalité de cet objet, il y a l'Être... l'Être véritable... l'Être... Être l'Être véritable...

On ne dévoilera rien comme ça...

On ne masquera rien comme ça...

A Ed.

Non. Plus tard, je ne vous délivrerai pas de votre cerveau. Non. Pas ça. Non non non... pas ça.

Ed fait des tours en parlant.

Ed :

Si vous êtes gentil avec moi. Comment dire, si vous me traitez comme si j'étais un fruit mûr, alors alors... alors, peut-être qu'un jour, vous aurez le droit d'être mon ver.

Carlsson ému, au public :

J'ai tout lieu de croire que cette tête m'est fidèle. Malheureusement, il ne s'agit que d'une croyance. Je sais que je ne pourrai jamais en exiger la preuve. Au fond, c'est une croyance incroyablement ingrate.

Ed :

Être mon ver. Être mon ver. Être mon ver.
Être mon...

Carlsson au public :

L'agressivité de ses stimuli cérébraux a beaucoup baissé depuis tout à l'heure. Mais quand il me dit que je suis un ver, j'ai la nausée.

*Carlsson
au public, extrêmement théâtral :*

Ed :

Des gens se séparent de leurs corps; Des têtes sont tenues au frais dans des chambres froides; Des têtes, des têtes reliées au monde

Être mon ver.
Être mon ver.
Être mon ver.
Être mon ver.
Être mon ver.

par d'innombrables tentacules
électroniques; plein de
têtes conservées artificiellement
qui participent
à un festin de plaisirs sur les...
ahhh... les ahhh... les
îles Fidji.

Être mon ver.
Être mon ver.

Silence.

Ed : Je m'ennuie.
Tu t'es construit un monde à toi.
Tu dois douter de lui
Tu es ennuyeux.
Tu n'es plus mon futur ver.
Je vais te redire vous.
Je ne vous tutoierai plus.
Vous êtes ennuyeux.
Vous feriez bien de vous méfier de vos émotions. Ou vous serez
bientôt plus fort que la raison.

Carlsson *suit Ed* : La question, c'est le dilemme, Ed. La seule question.

S'interrompt.

Je sers, je sers et le Diable sait pourquoi; je suis un saint.

Ed fait ses tours de plus en plus vite.

Ha ! Ça y est, je m'ennuie encore. C'est la énième fois qu'il le dit. Il a peur. Oui. Il est effrayé. En plus, il porte un deuil. Il est double. Un odieux personnage. C'est donc ça, les pensées qu'il exprime. Vous, un saint ? Ha ha ha... Méfiez-vous quand-même, à force de soumission et de sainteté, de ne pas voir votre cerveau glisser dans votre pantalon ou même de ne pas le chier.

Carlsson *veut donner un coup de pied à Ed, mais Ed est trop rapide* :

Je vous ôterai toutes les structures anatomiques qui cernent votre cerveau immoral. Je mangerai votre cerveau à la petite cuiller.
Je gèberai votre cerveau obscène!

Ed : Vous mentez comme vous respirez. Vous êtes double. Vous êtes un homme double. Vous changez d'avis comme d'humeur.
Réfléchissez, nous ne sommes pas seuls ici.
On vous a entendu. On vous a entendu dire que vous ne voulez pas me délivrer de mon cerveau. Vous changez toutes les règles.
Qui vous ferait confiance?

Carlsson : Les gens là-bas n'en ont rien à foutre. Les gens là-bas ne montent pas sur la scène. Ils n'en ont pas la force. En plus, ils sont trop lâches pour ça. Ils manquent de courage. Ils manquent toujours de courage. Moi, je peux me conduire comme il me plaira. Je peux vous réduire le crâne en bouillie quand je veux.

Personne ne montera sur la scène. Vous en voyez un qui protestera, vous ? On est habitué à supporter les choses. Et je pourrais vous retirer le nez, la bouche, puis les yeux, puis les oreilles, puis la mâchoire inférieure et supérieure, puis le cuir chevelu, puis le péricrâne, puis la capsule osseuse qui entoure le cerveau, tout, je pourrais tout vous enlever. Et le public resterait froidement assis à regarder. On a quand-même payé son entrée pour le spectacle, on veut s'en mettre plein les yeux.

Ed :
Le public m'aiderait.
Le public serait de mon côté.
Le public me sauverait.
Le public me soutient.

Carlsson :
Le public vous volera.
Le public vous pillera.
Le public vous piétinera.
C'est ça que vous vouliez entendre, hein ?

Ed :
Et je n'ai plus soif.
Et je n'ai plus besoin de pisser.

Carlsson *apaisant* :
Non non... Je suis... oh non non... Je ne suis pas le monstre que vous croyez, Ed. Je suis Tom Carlsson et je sers un but.

Au public.

Pas vrai ?

Ed :
Je m'ennuie. Toujours la même chose.

Carlsson :
Je voulais juste vous signifier l'importance de votre cerveau. Sans cette masse, le drame du monde se jouerait tout entier devant une salle vide. Tout le monde le sait.

Ed :
Vous voulez donc me laisser mon cerveau ?

Carlsson :
Absolument.

Ed :
Et je vous plais... tel que je suis maintenant.

Carlsson :
Oui.

Ed :
Et... Vous me trouvez beau ?

Carlsson :
Pourquoi pas ? Vous êtes beau.

Ed :
Une tête comme la mienne, vous trouvez ça beau ?

Carlsson :
Oui.

Ed :
Je trouve vos sentiments superficiels. Vous adorez les divertissements faciles. Votre tendance à la satisfaction

immédiate des pulsions est une catastrophe. Vous êtes un connard décadent et incapable de la moindre invention. Donc un connard parfaitement inutile. C'est pour ça que Hazel ne m'a pas enlacé. Si vous n'avez pas tenu compte de mon torse, ce n'était pas volontaire; vous n'avez pas tenu compte de mon torse parce que vous n'êtes qu'un minable et un dilettante.

Carlsson : Halte-là ! Vous étiez bien d'accord pour...

Ed : Et de toutes façons, vous êtes un homme à l'horizon restreint et plat. Mais comment pouvez-vous bien trouver belle une créature telle que moi ? Pour discuter de ma beauté, il faut, comme on le voit, une tête qui provoque, et une tête de nœud qui répond avec assurance. Alors, ça vous plaît, ça ?
Est-ce que je vous suis toujours sympathique ?

Carlsson : Ça me plaît que vous ne m'appeliez plus votre ver.

Ed : Bon, ça vous plaît, bon.

Silence. Soudain, on entend de l'extérieur des aboiements humains, d'abord très bas, puis fort, puis de plus en plus bas.

Carlsson : Dites, Ed, vous n'entendez pas les gens aboyer, dehors ?

Les aboiements sont coupés. Ed éclate de rire. Il commence à aboyer. Il aboie et tourne en même temps à l'intérieur du cercle. Carlsson le poursuit. Ed se moque de lui et ne cesse de lui aboyer dessus et de se payer sa tête. Ed lui tire la langue. Ed laisse Carlsson s'approcher un peu de lui puis lui crache sur les pieds. Troublé, Carlsson se plante devant le public; ses mimiques et ses gestes suivent exactement les questions de Ed.

Ed : Pourquoi faites-vous un visage si crispé ?
Pourquoi votre front est-il si ridé ?
Pourquoi vos sourcils sont-ils si froncés ?
Pourquoi votre mimique est-elle si glacée ?
Pourquoi serrez-vous si fort les dents ?
Pourquoi fermez-vous les poings ?
Pourquoi faites-vous un visage si crispé ?
Pourquoi votre front est-il si ridé ?
Pourquoi vos sourcils sont-ils si froncés ?
Pourquoi votre mimique est-elle si glacée ?
Pourquoi serrez-vous si fort les dents ?
Pourquoi fermez-vous les poings ?
Pourquoi votre visage est-il si crispé ?
Pourquoi votre front est-il si...
Pourquoi vos sourcils...
Pourquoi votre mi...
Pourquoi serrez-vous...
Pourquoi fermez...
Pourquoi pourquoi quoi quoi q...
Ouah ! Ouah !

Carlsson monte sur la table et tourne avec le dessus de la table dans la direction opposée à celle de Ed. Carlsson laisse échapper un cri atroce. Tout s'arrête. Silence.

Carlsson :

J'ai besoin de calme. Haz... Hazel !

Où... Mon esprit... où... où... Tant de saleté... Il y a encore tant de saleté à vider. Est-ce que c'est un asile de fous, ici ? Ou seulement... Le regard panoramique d'un public victime de son temps ? Chercher et chercher des pensées... Gémir en remontant les circonvolutions graisseuses et labyrinthiques d'un cerveau... Le centre de la vue ne comprend que la lumière. Le centre de l'ouïe, que le bruit.

Sa raison... Entièrement irriguée d'agressivité... Il m'examine avec une telle hostilité.

Hazel ? Hazel ? Où... où es-tu ?

Il... Il... Il faut que je me détende.

Tout simplement... effacer le temps des annales. Ne... plus en parler.

De quoi ? Tout simplement... refouler.

Je vis... tout seul sur la scène de mes pensées.

Tout seul. J'aimerais pleurer avec lui sur les petites choses de la vie. Oui. Avec lui, j'aimerais me...

J'ai mal à la tête... La tête, ma tête... me fait mal. Est-ce que ma tête me fait mal ? Comme si des vers se déplaçaient en la rongant de l'intérieur. De plus en plus de vers.

Oui.

ACTE DEUX

Première scène

A droite, Ed. Projecteur braqué sur lui. A côté, une bouteille de whisky. Un tube mince à la manière d'une paille multicolore se dresse de la bouteille jusqu'à la hauteur de la bouche de Ed. Ed peut donc boire à chaque fois qu'il le souhaite.

Ed : Je pleure, je ris, j'envie, j'enrage et caetera...
Non.

Pause.

C'est comme si un enfoiré de bâtard en état de catalepsie m'avait hurlé au pavillon de l'oreille gauche; comme si mon tympan contraint et forcé avait pris malgré lui une forme d'accordéon et avait crissé et grincé atrocement et s'était tapi à grand-peine tout au fond de son moi...

Boit.

Les gens raisonnables n'ont pas peur, et pour cause.

Boit, devient ivre.

Ah oui, ah oui, ah oui...
Ouihi!

Boit.

Moi plus avoir de cerveau...
moi avoir plus qu'un cervelet détérioré... surfonctionne
parfaitement ma mémoire, c'est sûr.

Boit.

Je me... souviens exactement... de co co co...
corps... mon...
Parfois, il arrive même que sa présence se
simule.

Boit.

Mais quoi déjà être un co co co...? Oui.
Entoure-moi de tes eaux, fleuve de l'oubli, laisse mon ombre se
soûler de toi, je te l'envoie, je te l'envoie. Un co..., un co..., un...
allons donc. Les existences décoratives de ce genre-là sont
synonymes de stérilité et de foirage et la pierre recommence déjà
à rouler Sisyphe devant elle tout de suite.
Où est mon co co co...?
Allons donc. Ne sert qu'à l'abrutissement de l'abrutissement du
pire des abrutis et de toutes et de toutes façons le "seulement"
et con con con.

Pour exemple, voir les contorsions déchirées de Carlsson à l'acte du premier lever de rideau.

Balalam balalam balala.

Mais veulent moi homme carrément me bazarder à solitude, solitude n'importe quelle.

Balalam balalam balala.

S'il vous plaît.

Comment pourrais-je moi, l'unique spécimen d'un arrachement, impotent et prodigieux, éprouver un sentiment de communauté... faire éprouver... pouvoir faire éprouver ? S'il vous plaît. Hein ? Solitude. Pas si grave. Non. Il faut que vive le trouble.

Boit.

Qu'il finisse en trouble du langage en proie au trouble jusqu'à ce qu'il noie dans le dilemme.

Santé !

Boit.

Une cigarette, et ciel qui là-bas dehors en haut et tout autour m'envelopperait comme sous une cloche et m'emmènerait dans la félicité absolue et trois fois trois ne feraient plus dix.

Santé !

Boit.

Mais cigarette pas à la portée des mains de Gordon balancé et planté là comme catastrophe sans corps au laboratoire des capitalistes de la catastrophe comme tête et rien que comme que tête et tête et... il a envie de vomir maintenant, comme Carlsson le jour où il a eu des vers.

De plus en plus bas à partir du troisième "ouïe".

Ouïeouïeouïeouïeouïeouïeouïe...

Pause.

Bien trop d'escrocs en moi se sont comportés comme des irresponsables.

Boit.

Pas pu les digérer après.

Boit.

Devenu philosophe.

Boit.

Me suis étonné, étonné, étonné.

Indicible étonnement, origine de la philosophie...

Rit.

... voilà, c'est tout.

Pause.

Indécent et mal organisé et toujours en route pour quelque part,
ça, je l'ai toujours été.
J'ai titubé perversément vers la pluralité des âmes, un coup dans
un sens, un coup dans l'autre et j'ai quand-même fini par y
entrer et ha en sautant par-dessus ce bas monde et ha et ha et ha
et ha... et quand petite erreur a pris forme, l'idée regrettée du
"corps disparu" s'est avérée inélégante et donc immédiatement
imposée d'elle-même.

Pause.

C'est seulement après le congélateur que j'ai vraiment
commencé à... m'étonner...
Mon illumination s'indigne de moi et de ce qui reste de...
Oui, car...

Chante.

Je ne peux plus me ronger le foie puisque je n'en ai plus. Je ne
peux plus me frapper la poitrine puisque je n'en ai plus.

Cesse de chanter. Boit.

Et je ne veux pas avoir le vin triste.
Si seulement je n'avais pas eu cette satanée soif de savoir en
moi... mêlée à une telle haine...

Boit.

Maintenant, il est trop tard trop tard trop tard trop tard. Mais
à quoi bon.
A l'occasion, je tremblotterai de ma tête un traité sur l'existence
en tant que tête.
Lalalam balala.
Balala lalalam.
What is this drôle de substance blanche devant mes yeux?

Boit.

This connection des nerfs avec this substance... devant mes
yeux.
The end of the nerves.
Dans mes yeux se reflète ni plus ni moins que la réalité de l'art
de la fibre dans l'occiput.
My sincère admiration.

Boit.

Balalam balalam balala (*en anglais*).

Boit.

Des fibres que toutes je vois réunies sur un immense grain de beauté.
Je suis un Elu, j'ai donc de l'importance.
Et là... ici et là...
faire une rime...
morcelée, non, ça huile le feu avant de la jeter dessus et ça fait tourner la causalité jusqu'à ce qu'elle en ait le vertige.

Boit.

Oh c'est génial.

Boit.

Oh c'est génial.

Pause.

Moi... L'origine de tous les nerfs qui m'ôtent si manifestement le pieu planté dans ma moitié de cadavre insouciant et joyeusement humide avec 4,87 milligrammes dans le sang.

Siffle la chanson enfantine "Alle Voeglein sind schon da".

Deuxième scène

Hazel entre. Elle installe un grand miroir. Elle s'assoit devant, le dos tourné vers Ed. Elle remet de l'ordre dans ses cheveux. Elle dénude sa poitrine. Dans le miroir, on voit l'œil qui pleure; toujours dans le miroir, on voit Ed qui fait un visage étonné. Hazel remarque Ed dans le miroir. Elle s'empare de son rouge à lèvres et essaye de tracer le contour de la tête sur le miroir. Pendant ce temps, Ed finit de siffler et parle.

Ed :

C'est comme si j'avais l'air trop raide.
Balalam balala.
C'est comme si j'avais l'air trop mystérieux.
Balalam balala balaleux.
C'est comme si j'avais l'air d'un masque.
Lalala... asque...
Comme s'il n'y avait rien derrière.
Comme si on ne me laissait pas...

Boit.

Santé.
Comme si on voulait me déchirer le masque.
Ah, pauvre de moi, c'est toujours le même empoisonnement.

Un peu de poison, tralala, ça donne des rêves agréables...

Boit, chante.

On ne peut pas me déchirer le masque.
Le masque, c'est moi.
On ne peut pas me démasquer, car celui qui démasque... c'est moi.

Hazel : Dans ma poitrine, l'œil qui pleure et à l'arrière-plan, la tête de Ed Gordon.

Ed : C'est pas ça qui est drôle, dans cette folie ?
Ba la la...

Hazel : Tu es complètement bourré, Edi.
Tu sais que je déteste ça.

Hazel sort un instant, remplit d'eau un seau d'enfant rose bonbon et le vide sur Ed. Elle lui prend la bouteille de whisky à moitié vide et la pose sur la table. Elle attend sa réaction.

Ed : Brrr... brrr...

Hazel : Brrr...

Ed : Brrr... brrr... brrr...

Hazel : Brrr...

Ed : Brrr...

Hazel : Brrr...

Ed : Brrrrrrrrrrrr...

Hazel : Ts.

Ed : Ffff...

Hazel : Ts ts ts.

Ed : Cht.

Hazel : S s s s S s s s S s s s S.

Ed : Cht.

Hazel : A a i i e.
A a i i e.

Ed : Aïe. Cht.

Hazel : Ft ta ta ta ft ta ta ta ft.

Ed : Cht.
Hazel : Tiki tiki Tiki tiki Tiki tiki Tik.
Ed : Cht.
Hazel : Wouwouwouwou wouwouwouwou
wouwouwouwou wou.
Ed : Cht.
Hazel *prudemment* : Ouah ?

Ed soupire, Hazel soupire (elle est gênée à cause du "Ouah"), Ed soupire, Hazel soupire plus fort, Ed soupire plus bas, Hazel soupire plus fort, Ed soupire plus bas.

Hazel : Oh Edi !

Ed soupire.

Est-ce que tu serais en train de déjouer mes plans, Edi ?

Ed soupire, Hazel soupire, Ed soupire. Hazel danse, chante.

Quel dommage que tu soies comme tu es.
Quel dommage que tu soies comme tu es.
Quel dommage...

La danse et le chant cessent.

Ed : Oui.

Pause.

Hazel : Affabule-moi quelque chose là-dessus !

Ed : Quand je me suis réveillé après l'anesthésie et que j'ai pris conscience de mon isolement, j'ai eu tout de suite le besoin impérieux de m'en foutre une. Evidemment, j'ai vite compris que ça ne marchait pas.

Hazel : Merci.

Tourne une fois autour de son axe, sourit.

Au fait, tu sais que je tiens beaucoup à te vendre.

Ed soupire.

Oui. Je te vendrai et je ferai probablement fortune.

Ed *sévère* : On ne sacrifie pas une tête pour une probabilité, mais pour une certitude.

Hazel : Qui a dit que tu étais ma tête ? Ma tête ? Ha !
Sans tronc ! Tu veux me donner des leçons ?
Hein ? Qu'est-ce que tu t'imagines ? Arrête de jouer au chieur de
matière grise !

Ed *soupire* : Je détestais ma tendance à me livrer à un environnement
malsain. J'y retournais sans cesse. Cette pulsion pesait comme
un vice sur moi et bien que j'ai vomi ma bile cent fois, je suivais
cette odeur répugnante comme une mouche à merde et je n'en
avais jamais assez à flairer. Mouche et chien désorienté à la fois
et tout sauf un être humain digne de ce nom.
Voilà ce qu'était Ed Gordon. Après, les pensées profondes. Puis
l'idée que "le-corps-doit-disparaître". Et maintenant, les déboires
avec le destin. Puisqu'on veut contrarier cette tendance que j'ai
complètement perdue. Puisqu'on veut ni plus ni moins que me
livrer à cet environnement malsain pour qu'il se mette à aboyer
moins à son tour.
Merde !

Hazel : Sois sage, Edi, est-ce qu'on n'a pas décidé qu'il fallait que tu
soies sage ? Oui, on l'a fait, Carlsson et moi, moi et Carlsson,
oui.

Ed : Tout est faux en lui. Il mord avec des dents volées, ce chien
hargneux. Même ses entrailles sont fausses.

Hazel : Mais moi je ne suis pas fausse. Je ne fais que vivre là. Regarde,
Edi !

Se dirige vers la porte et montre la pancarte "RENT A HEAD".

C'est pas beau, dis ?
C'est de moi.
C'est moi qui l'ai inventée.
C'est moi qui l'ai peinte.

Ed : D'ici, on dirait un gribouillage médiocre et nerveux que seules les
mains frétilantes d'une verbosité en permanence sur des
charbons ardents, devenue lubrique sans le moindre scrupule et
complètement à côté de ses pompes à cause de sa frayeur quand
elle s'est vue dans le miroir....

Hazel : Stop ! Terminé ! Non !
Je ne veux pas entendre ce genre de choses.

Ed : La larme dans l'œil sur ta poitrine.
Amer isolement.

Hazel : Non !

Ed : Isolement et peur de l'isolement et de la mort et de l'absurdité.

Hazel : Non ! Stop ! Terminé !

Ed : Chaque matin, tu rêves de te mettre une balle dans la tête.

Hazel : Non ! Arrête ça ! Je vais me fâcher !

Ed : Carlsson l'était déjà, lui qui ne t'aime jamais.

Hazel : Non !

Ed : Lui qui ne fait que t'utiliser.

Hazel : Non !

Ed : Lui qui ne fait que te dégrader.

Hazel : Non !

Ed : Lui qui ne fait que t'arnaquer.

Hazel : Non !

Ed : Comme tu l'arnaqes aussi.

Hazel : Oui !

Ed : Mais tu ne peux pas l'utiliser.

Hazel : Si !

Ed : Il t'a percée à jour.

Hazel : Non !

Ed : Il sait que tu te fais entretenir.

Hazel : Non !

Ed : Il te domine.

Hazel : Non !

Ed : C'est un rustre.

Hazel : Oui !

Ed : Il te domine.

Hazel : Non ! Non !

Ed : C'est un rustre.

Hazel : Oui !

Ed : Ce salaud m'a raté.

Ce salaud te domine infiniment.

Hazel : Non non non non...

*Hazel respire violemment, court comme folle dans tous les sens, bégaye, crie, sanglote, siffle sans cesse "Non". Entre ses cris, Ed lui balance sans cesse le mot "domine".
Puis.*

Ed : Stop !

Hazel s'arrête brusquement, elle est complètement épuisée. Elle fait maintenant tout ce que Ed ordonne.

Ed : Détendez-vous. Fermez les yeux bien fort et concentrez-vous sur la tension des muscles constricteurs de l'œil. Maintenant, relâchez subitement la tension. Gardez les paupières fermées, laissez-les reposer paisiblement sur les yeux. Ne faites pas trembler ni tressaillir les paupières. Entraînez-vous. Oui. Entraînez-vous. Et encore une fois. Détendez-vous. Fermez les yeux bien fort et concentrez-vous sur la tension des muscles constricteurs de l'œil. Maintenant, relâchez subitement la tension. Gardez les paupières fermées, laissez-les reposer paisiblement sur les yeux. Ne faites pas trembler ni tressaillir les paupières. Comme ça, c'est bien. Et maintenant, serrez les dents, fort. Contractez les muscles des tempes et de la mâchoire, comme ça, et relâchez tout de suite. La mâchoire retombe, la bouche est entr'ouverte. Ouvrez grand la bouche vigoureusement. Et relâchez, oui, ça fait du bien. Et vite, serrez encore une fois vigoureusement les dents. Serrez les dents. Et relâchez. Relâchez, j'ai dit. Oui. Maintenant, c'est un beau jour d'été et vous êtes allongée à l'ombre d'un arbre dans l'herbe très très tendre. Oui. Une sensation de lourdeur s'empare de vous. Et sommeil. Profond sommeil.

Chante.

Dors, Hazel, dors.
Edi garde les moutons.
Dadadadadadaadada...

Crie.

Garde à vous !!!

Hazel sursaute. Troublée, elle regarde Ed fixement. Un pénis pousse sur Ed et gonfle. Hazel est étonnée.

Hazel : Ah, Edi. C'était si bon. Tom ne s'est encore jamais occupé de moi d'une manière aussi intense. Oh oui, merci Edi.

Troisième scène

Carlsson est assis sur la table, Hazel sous la table. Elle a le pénis de Ed entre les mains. Ed est en train de retenir sa respiration, les joues sont gonflées à bloc. Soudain, il expire vigoureusement. On entend sa respiration par haut-parleur.

Hazel : Tom ! C'est toi, là-haut ?

Carlsson : Bien sûr. Et là-bas, devant, c'est mon Ed.

Hazel : Comment ça, ton Ed ? Il n'y a pas ton Ed. C'est moi qui ai remporté Edi. Edi m'appartient.
Regarde !

brandit brièvement le pénis de Ed.

Et d'ailleurs : Edi te méprise.
Pour lui, tu es déjà un chien. Un chien malade à crever.

Carlsson : Laisse-moi rire. C'est moi qui l'ai créé.
Sans moi, Ed n'aurait jamais existé.

Hazel : Et ça serait mieux comme ça. Sans toi, Edi aurait encore ses jambes charnues.

Carlsson : Tu comptes la refourguer quand, cette difformité?

Ed : Et l'homme double a dit qu'il me trouvait beau, ha ha ha...
Attention, il se décompose, il dégénère, il pourrit, son instinct le plus profond le pousse à ne faire qu'une seule chose, haïr peureusement, et surtout lui-même.

Hazel : Edi ne sera pas refourgué. Edi n'est pas une difformité. C'est mon plus cher ami.

Carlsson : Ha ha ! Ami ! Personne n'a un ami. Il n'existe pas, l'ami. L'ami d'un ami est désespérément perdu parce que l'ami se joue impitoyablement de lui.

Hazel : Carlsson, espèce de vieux débris, on sait bien que les humains se tortillent dans des étaux. Avec un ami, on ne peut pas serrer trop fort dès le début, c'est tout. Mais avec toi, ça n'a pas d'importance. Tu n'es sûrement pas un ami.

Carlsson : Personne n'est un ami. Il n'y a qu'un étau.
Et on est tous dedans. Et la vie nous serre de plus en plus fort les uns contre les autres, jusqu'à ce qu'elle nous écrase, jusqu'à ce qu'on dépérisse, nous, les haïsseurs des pulsions de vie.
Je vous vois tous désespérés. Vous terrer dans votre monde imaginaire. Refuser d'admettre la vraie catastrophe, le syndrome du chien. Je suis l'exception. Je suis un scientifique. En explorant les dessous de l'existence humaine, je me suis mis au service de l'humanité.

Pause.

Demain, Ed sera mis en location. A l'essai, pour une semaine. Rent a head, tu me comprends, hein, Hazel. Toi, la prisonnière de tes erreurs qui ne veut rien d'autre que devenir aussi riche que le quatrième quart de femme d'un magnat du pétrole.

Hazel : Je suis contre. Je renonce à cette merde d'argent. J'aime Edi.

Carlsson : Tu es une immonde salope.

Hazel : Tu es jaloux de lui, c'est tout.

Carlsson : Il est prévu pour la solitude. Il a maintenant la possibilité de franchir les frontières de l'habitude. Et il me racontera. Ed évoluera. Je veux qu'il remplace le chien des villes qui menace. C'est ce que j'ai mis dans ma demande de projet. C'est la ville de Graz qui finance ce projet. On ne peut pas arnaquer une ville aussi facilement. Après, je l'espère, encore plus de courageux petits gars s'intéresseront à l'incorporalité. Le compte à rebours a commencé. Et toi, récalcitrance de passage dans le trouble, je veux que tu t'occupes de ton dressage et des affaires. C'est tout. Et que tu nettoies. Là ! Nettoie !

Hazel sort en rampant de sous la table, avec un chiffon. Elle se dirige d'abord vers Ed mais se tourne ensuite vers Carlsson. Elle commence à dépoussiérer soigneusement le visage de Carlsson. Carlsson est là, comme enraciné. Hazel met le pénis dans la bouche de Carlsson et la tétine dans celle de Ed. Elle force Carlsson à s'asseoir sur la chaise face au miroir. Puis elle s'assoit, protectrice, à côté de Ed et le caresse. Carlsson fixe en alternance, dans le miroir, son image et Ed et Hazel.

Carlsson : Ce dilemme t'est sûrement bien égal, hein ?

Hazel : Ouah.

Carlsson : Oui oui. Le syndrome du chien finira par se faufiler jusqu'ici. Jusqu'à ce que Hazel commence à aboyer. Réveille-toi, Hazel ! Tu es chez Carlsson, ici. Tu n'es pas seule. Personne n'est seul ici. Je ne serai seul que si tu pars. Allez Hazel, arrête tes plaisanteries, elles ne sont pas drôles du tout. Le sérieux est otre patrie. Viens, approche. Regarde mon tronc, à quel point il est exemplairement normal, à l'inverse de celui de...

Hazel : Ouah.

Carlsson : Hazel. Ne sois pas une salope. Ou voudrais-tu que je t'ampute le cul ?
Tu sais ce que j'aime.
Comment va Ed ?
Ed ! Comment ça va ?
Ed ? Mon vieux copain, ma petite tête, la vie est quand-même belle comme ça, ... c'est vrai, quoi...
De quoi j'ai l'air ? Je ne suis quand-même pas un monstre, quand-même pas.

Ha ! Tu me connais mal, Hazel. Hazel ! Tu ne m'aimes plus ?
Manager Hazel ! Viens, prends ma main. Je t'en fais cadeau, si
tu veux. Là, devant moi, il y a un grand artiste. La
séparation du corps chez les chiens est une chose.
Chez les hommes, c'est une chose unique en son genre.
Personne n'avait encore osé le faire. J'ai quitté le visible et le
connu pour ce qui est invisible et inconnu. Voilà ! Je suis un
artiste de la science. Je m'occupe de la solitude. Je me soumetts à
l'humanité. Je suis, comme on dit, oui, je suis sans doute un
saint. Je vais continuer comme ça. Je ne me laisserai pas
détourner de mon projet. Ni par Hazel, ni par Ed, ni par mon
dilemme. Je m'acquitte d'une obsession. Tu m'aimes encore,
Hazel, non ? Hein ? Ed, pourquoi prenez-vous un air si
dramatique ? Carlsson, pousse-toi de ce miroir. Je veux que tu
arrêtes de te dévisager, j'ai dit. Carlsson, idiot, Carlsson, génie,
Carlsson, misérable bâtard, Carlsson, arrête ça, laisse la place à
Hazel. Hazel est liée avec Satan. Ed s'est décidé. J'ai évité de l'en
dissuader. C'est allé assez vite. A peine trois jours et il était au
congélateur. Arrête de te dévisager, Carlsson ! Ed serait-il
Satan ?

*Carlsson se lève d'un bond, court en direction de Hazel, l'attrappe et la tire vers lui, la jette
par terre et l'étrangle.*

ACTE TROIS

Le miroir a disparu. Hazel n'est plus entière. Tête, elle a pris place dans le cercle entaillé, face à Ed. Carlsson est assis sur la chaise, plongé dans ses pensées. Il a accroché la pancarte "RENT A HEAD" autour de son cou. Les restes du corps de Hazel sont accrochés à la porte. Un pistolet est posé sur la table. Hazel essaye de se déplacer en direction de Ed. Carlsson pointe le pistolet sur elle, menaçant.

Hazel : Pourquoi ?

Carlsson : A cause de ça.

Ed essaye de se déplacer en direction de Hazel. Carlsson pointe le pistolet sur lui, menaçant.

Ed : Pourquoi ?

Carlsson : A cause de ça.

Carlsson se met le pistolet dans la bouche et regarde alternativement Hazel et Ed. Hazel et Ed paraissent se réjouir. Soudain, cette joie se transforme en stupeur.

Ed : Qui nous changera le grain de café ?

Hazel : Tu as raison. Qui nous changera le grain de café ? D'ohors, on ne sait rien de nous. Tom, arrête cette conneries. Regarde si le truc là-bas sur la porte ne commence pas à puer, s'il te plaît.

Carlsson ricane, repose le revolver sur la table, se dirige vers la porte et baise les restes du corps de Hazel si violemment qu'ils finissent par tomber en morceaux.

Ed : Je le savais. Cet homme est nécrophile. Je le savais depuis le début.

Hazel : Répugnant. Quelle ignominie. Maintenant, il peut jeter mon cul définitivement.

Carlsson ouvre la porte. Vent; des gens aboient; des chiens qui prononcent déjà des phrases. Il jette par la porte, les uns après les autres, les restes disloqués du corps de Hazel.

Chien 1 : Regarde, Tasso, c'est mon être humain. Il est pas mignon ?
Fritzi, assis. Tu vas pas pisser sur ce vélo. Vise plutôt la voiture, là.

Chien 2 : Si croulant, si blond, si grand. Un être humain géant. Il doit bien faire deux mètres. Et qu'est ce qu'il obéit bien. Suffit de dire assis et il s'assoit. Il faut juste faire attention à ce que Stefi ne drague pas Fritzi. En fait elle n'est pas aussi vieille qu'elle en a l'air.
Stefi ! Ouhou ! Rex, est-ce que tu as vu Stefi ?

Chien 1 : Elle est couchée de tout son long sous la voiture.

Chien 2 : Tu déconnes.

Chien 1 : Comment ça, je déconne ? A ton avis, pourquoi Fritzi ne veut pas pisser contre la voiture. Parce que Stefi est couchée dessous.

Chien 2 : Ça existe donc encore. Un être humain qui connaît les convenances. Brave Fritzi. Tu auras une très bonne sousoupe au poulet avec un très très tendre croissant au nonosse dedans. Pour ne pas que tes fausses dents-dents s'abîment. Après, peut-être que pour une fois il aura le droit d'essayer de faire des petits avec Stefi. Ça ne devrait pas porter à conséquence. Viens, Fritzi. Viens, oui viens...

Bref sifflement.

Saaage...

Chien 1 : Stefi est toujours couchée là-dessous...

Carlsson ferme la porte, effrayé. Il met la table et le siège devant.

Ed : Il a peur, maintenant, le monsieur.
Il a la chair de poule, maintenant, le monsieur.

Hazel : On est tout ce qu'il a.
Et en réalité, il ne nous a pas du tout.

Ed : Edi aimerait bien être plus près de Hazel.

Hazel : Ah, Edi.

Ed : Bientôt, Edi sera plus près de Hazel.

Hazel : Mais attention. Le pistolet est chargé. S'il appuie, c'est fini.

Ed : Ça m'est égal. Si c'est fini, ça l'est avec Hazel. De toutes façons, je suis persuadé que je n'aurai plus de grain de café.

Ed s'approche lentement de Hazel.

Hazel : S'il te plaît, Edi, fais attention. S'il se retourne, il te bute.

Edi : La mort ne peut pas être plus froide que le congélateur. Je veux juste faire un baiser d'adieu à Hazel. Juste un...

Hazel : S'il te plaît Edi, s'il te plaît Edi, reste où tu étais !

Carlsson revient, complètement perturbé.

Carlsson : La porte est fermée. Dehors, c'est un véritable enfer. Les solitudes se livrent des démasquements acharnés. Ici, à l'intérieur, le monde est encore intact. Carlsson est le saint-patron de ses quatre murs.

Voit que Ed s'approche de Hazel.

Ha! Ed redevient impertinent. Mais comment faire pour le refourguer. C'était à Hazel de le faire. Mais Hazel n'est plus ce qu'elle prétendait être. Elle n'a jamais été ce que j'attendais d'elle. Elle a trompé mes attentes. Trompé mes a... Et Ed ne m'a jamais raconté ses rêves. Lui aussi, il a trompé mes attentes. Ils m'ont tous laissé tomber. Hazel, elle, pourrait me raconter un rêve... oui...

Prend le revolver, le pointe sur Ed.

De quoi rêves-tu, Hazel ?

Hazel : Quand je ferme les yeux, je rêve d'un beau jour d'été. Je suis allongée à l'ombre d'un arbre dans l'herbe très très tendre et...

Carlsson : Et ?

Hazel : Et Ed est allongé...

Carlsson arme le revolver et menace d'abattre Ed.

Et Tom est allongé à côté de moi...

Carlsson : Vraiment ? Hazel ! Continue ! Ma douce...

Hazel : Et comme Tom est allongé à côté de moi...

Carlsson : Combien de temps ai-je du attendre cette tendresse, combien de temps... Continue !

Hazel : Et comme... comme Tom est allongé à côté de moi et non Ed tout entier puisque le destin ne l'a pas voulu ainsi, je vois les vers ramper hors de la tête de Tom et s'enfoncer à nouveau dans sa chair en la mangeant et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des os. Et après, je me sens soulagée et je m'endors enfin, sans que Satan me dérange dans mon sommeil.

Carlsson : C'est ça, tes rêves ? Ha ! Ce n'est pas possible ! Tu mens !

Hazel : Et après, je rêve que Carlsson disparaît à tout jamais. Et quand ce rêve est terminé, je m'inquiète pour moi. Il faut bien que Carlsson reste là. Sinon, qui s'occupera de Edi. Seule la vue de Edi me fait du bien et je suis tellement reconnaissante à Carlsson de m'avoir étranglée, puis faite telle que je suis maintenant. Pour la première fois de ma vie, je me sens en sécurité.

Carlsson : Et si je te vendais, Hazel ?

Hazel : Tu t'en garderas bien. Tu me soupçonnes déjà à cause de Edi. Et en plus, c'est lui que tu as prévu pour ça.

Carlsson : Hm.

Edi : Vous ne savez donc pas à quel point nous comptons pour vous ?

- Carlsson : Personne ne compte pour moi.
Je suis le seul qui compte pour moi.
- Ed : Bon, alors faites-nous le plaisir de nous zigouiller, espèce de merdeux.
- Carlsson : Mais dehors, le syndrome du chien prend des proportions inimaginables.
- Hazel : Ha ha... Le syndrome du chien. Ton syndrome du chien. Tu joues une pièce sur la scène de tes propres pensées, Carlsson. Tu t'y caches pour fabriquer la justification à tes fantasmes sur le syndrome du chien. Et tu m'as entraînée avec toi. Ha ha... Moi aussi, je ne suis qu'un fantasme. Edi aussi n'est qu'un fantasme. L'évolution des chiens des villes aussi n'est qu'un fantasme. La baise avec les restes de mon corps accrochés à ta porte aussi n'est qu'un fantasme. Le grain de café aussi n'est qu'un fantasme.
- Ed : Vous n'êtes vous-même qu'un fantasme pour vous-même, Carlsson. Laissez tomber. Retournez à la réalité. Aidez-vous. Ayez confiance en vous.
Ouvrez la porte et un petit vent de libération soufflera sur vous. Soyez un courageux petit gars. Vous savez, on ne vous veut aucun mal.

Carlsson entrouvre la porte. Il ne se passe rien. Il l'ouvre entièrement. Une laisse de chien enserre son cou. De l'extérieur, les voix des chiens. Carlsson se défend désespérément contre la boucle. Il aboie.

- Chien 1 : Je crois qu'il y a un nouveau petit être humain. Il s'appelle Tomy. Si seul et si triste. Et si peu d'appétit.
- Chien 2 : Qu'est-ce qu'il a du souffrir, ce petit homme.
- Chien 1 : Difficile à dresser, essaye carrément de casser la laisse avec ses dents.
- Chien 2 : Si tu peux pas faire autrement, il faut que tu le battes, Rex.
- Chien 1 : Ah ça, je vais lui montrer, moi, de quel bois le chien se chauffe.

Carlsson parvient à se libérer de la boucle.

Bon sang. Il s'est échappé.

Carlsson verrouille de nouveau la porte et pousse la table et le siège devant.

- Ed : Il est vraiment maboul. Il réagit comme s'il avait une corde autour du cou.
- Hazel : Pauvre Carlsson. On ne peut vraiment plus rien pour toi.

A présent, Ed se déplace jusqu'à Hazel. Hazel éternue deux fois.

Hazel : Tom, fais-moi le plaisir d'attraper le chiffon et dépoussière-moi.
Ou est-ce que tu veux que mon allergie me tue.

Carlsson obéit à l'ordre de Hazel et la dépoussière.

Hazel : Regarde, Ed, Comme il fait ça bien. Un homme. Un homme
comme les femmes en veulent. Bien, Carlsson. Comme ça, c'est
bien. Tu peux t'accorder une pause-cigarette. Et allume-s-en
aussi une pour moi en même temps.

Ed : Et pour moi aussi, espèce d'ineptie grotesque.

Carlsson allume une cigarette pour chacun d'eux et une autre pour lui.

Ed : Ça c'est un service, hein Hazel ?
C'est vraiment bien qu'on soit ensemble, maintenant.

Hazel : Carlsson est le type le plus seul qui me soit jamais tombé sous la
main.

Carlsson : Mais je n'aboie pas encore... vraiment bien. Oooooou ah...

Hazel : Tu vois. Le chien est dans le fruit, Carlsson. Dans ta tête. Et
nulle part ailleurs. En réalité, tu es fini. Tu n'as plus personne
qui t'écoute. Personne qui te prend au sérieux. Le temps que tu
avais est écoulé. Tu es comme une femme de cinquante ans dont
le but était de concevoir sept enfants mais qui n'a pas trouvé
d'homme pour, une restée-seule, pour ainsi dire. Tu es resté
suspendu dans tes rêves scientifiques. Voulais devenir célèbre.
Te croyais propriétaire de la sagesse. On ne peut plus sauver ton
rôle. La peur de vivre incarnée hurle mais n'aboie pas. Et elle
hurlera jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus de hurler, mais
seulement en elle-même, jusqu'à ce qu'elle crève. Tu n'éprouves
aucun attachement pour les terriens à l'âme désertifiée, le seul
auquel tu soies attaché, c'est toi.

Ed : Et en vérité, vous méditez des plantations de pensée
apocalyptique. Vous êtes tellement pessimiste qu'il ne peut pas y
avoir de pessimiste plus pessimiste que vous. C'est vous qui ne
supportez plus votre corps.

*Carlsson se recroqueville et s'inflige des blessures avec le scalpel. En même temps, il fume en
hâte sa cigarette.*

Hazel : Tu aurais pu au moins nous trouver un cendrier. Apporte-nous
immédiatement un cendrier !

*Carlsson semble vouloir courir vers la porte. Il se heurte à la table et au siège. Il tombe. Il se
relève, réfléchit, il cherche un cendrier, il n'en trouve pas. Il tient ses mains ouvertes pour Ed
et Hazel, la cendre de leur cigarette tombe dans ses mains, il s'en barbouille le visage, il aboie
de temps à autre.*

Ed : Vous rappelez-vous que vous étiez encore en train de mouiller

votre lit à vingt-cinq ans ? Et que vous alliez à la droguerie pour vous acheter des couches ?

Carlsson s'agenouille, il est complètement épuisé. Il rit et il pleure tour à tour, parfois il aboie doucement.

Hazel : Tu étais persuadé d'avoir un quotient intellectuel trop élevé. C'est pourquoi tu as eu l'idée de le faire baisser, tu t'en rappelles ?

Ed : Oui. La tête que vous appelez Ed est en fait votre propre tête idéale.

Hazel : Et la personne que tu appelles Hazel n'est jamais que ta Hazel idéale.

Ed : Et la peur qui est en Ed est votre peur de la réalité. Vous vous sentez incroyablement ratatiné, pas vrai, et vous aimeriez bien avoir quelques petites substances chimiques pour votre indigence cérébrale visqueuse. Et il a soif, et il a soif... et il veut être le merle blanc... ha ha...

ACTE QUATRE

Noir total. Gargouillements, bouillonnement, gémissements, rires, un fouet claque, un serpent siffle, une porte grince, quelqu'un respire plusieurs fois profondément, la respiration s'éloigne lentement. Lumière vacillante. Hazel et Ed ont disparu. Le cercle a disparu. Une table au milieu de la pièce. Un siège. Sur la porte, le public voit une pancarte accrochée de travers sur laquelle sont gribouillés les mots "RENT A ROOM". Carlsson est toujours agenouillé à terre. Hazel frappe à la porte. Elle entre.

- Hazel : Carlsssooonnnn !
Quelle entrée grotesque !
- Carlsson : Bah, tu es aveugle, Hazel.
- Hazel : Comment s'est passé ton matin dépressif aujourd'hui, Tom ? Est-ce que tu as encore eu affaire à Satan ?
- Carlsson : Je me suis mis nu devant le miroir, Hazel, et je me suis peint une bouche d'homme ouverte sur le sein gauche.
- Hazel : Et ?
- Carlsson : Entre ses lèvres, un œil vert métallique.
- Hazel : Tu aimerais bien en avoir un comme ça, hein ?
- Carlsson : Duquel sortit soudain une larme.
- Hazel : Mon Dieu, Tom.
Tu devrais plus souvent picoler avec moi le soir. Ta gorge n'est pas assez imbibée pour moi.

Hazel tend à Carlsson la bouteille de whisky à moitié pleine avec la paille. Carlsson la prend mais ne boit pas. Hazel met la tétine dans la bouche de Carlsson.

- Hazel : Tu vois, tu as déjà sifflé la moitié de la bouteille. Tu es beaucoup trop avide.
- Carlsson : Je suis avide.
- Hazel : En plus, tu n'aimes pas du tout ces beuveries.
- Carlsson : Les aime pas.

Hazel tend un contrat à Carlsson.

- Hazel : Là, on a encore besoin de ta signature.

Carlsson signe le contrat.

- Hazel : Bien, mon cher. Et maintenant, tu dégages. Tes chiens t'attendent déjà. Le mieux serait que tu ailles faire un tour quelques heures avec eux dans le parc, histoire de sauver l'humanité. Tôt ou tard,

tu seras bien canonisé. Demain, tu seras habillé de blanc.
Imagine, Carlsson. De blanc, comme le plus propre des papes.

Carlsson : Tasso et Rex. Rex et Tasso. Tasso et Rex. Je veux que les chiens aboient. Que les hommes recommencent à parler comme des hommes. Alors, j'aurai... j'aurai réussi.

Hazel : Allez viens, Tom, on t'attend. Tout s'arrangera.
Tu ne m'as pas comprise ?
Je veux que tu disparaisses de chez moi !

Carlsson sort par la porte en rampant. Il aboie doucement, pour lui. De l'extérieur, on entend les sons d'une ambulance. Hazel se met à l'aise. Elle est assise sur la chaise et ses pieds sont sur la table. Elle s'en allume une. Ed arrive par la porte.

Hazel : Ah, tu es là, enfin.

Ed : Est-ce qu'il a signé la renonciation ?

Hazel : Bien sûr, qu'est-ce que tu crois ?
L'appartement est à nous, maintenant.
Et ils l'ont emmené tout de suite. J'imagine qu'il finira attaché dans un lit à barrières.

Ed : C'est vraiment trop triste.

Ed embrasse le pied de Hazel comme un gentleman. Hazel glousse de rire. Rideau.

FIN